

OBSERVATIONS

On rencontre fréquemment, dans les inscriptions et les textes égyptiens, l'épithète « juste de voix » accolée au nom d'un défunt ; elles signifie que ses déclarations ont été reconnues exactes devant le tribunal de l'autre monde. Cet épithète a en grec un équivalent exact : *Eumolpos*. Mais qui était Eumolpos ? Le premier hiérophante, le premier prêtre des mystères, l'ancêtre de la famille sacerdotale des Eumolpides. En effet, « quiconque n'a pas une voix intelligible » doit renoncer définitivement à l'espoir d'être prêtre : les paroles sacrées, mal récitées, perdraient de leur efficacité. Tout ce qui est dit dans les mystères, qui sont initiation de l'âme à la mort, le doit être d'une voix juste.

*

Le Thibet, comme l'Égypte, a son Livre des Morts, le *Bardo-Thödol* (trad. All. *Das Tibetanische Totenbuch*). L'âme du défunt, dans l'espace intermédiaire entre vie et mort, appelé Bardo, est guidé par les indications du livre comme une sorte de voyageur. Or, le texte lui-même insiste sur le fait que l'officiant doit lire « d'une voix intelligible et avec l'intonation exacte » : les paroles nécessaires à la libération de l'âme y entrent par « le chemin de l'oreille », et il est essentiel que le défunt y soit très attentif. Comme le dit un autre texte tibétain, Le Mystère de la Fleur d'Or : « si la poule peut faire éclore ses œufs, c'est que son cœur est toujours aux écoutes ». Tant d'attention portée à la parole, à la voix, au ton, dans des circonstances aussi graves, à de quoi faire réfléchir....

*

Car il y a une justesse de ton essentielle à la poésie (comme si, malgré tout, ces choses n'étaient pas sans un lointain rapport)... Peut-être même est-ce la justesse de ton qu'il faut poursuivre d'abord (plutôt que de chercher à inventer des formes nouvelles ou se laisser obséder par l'idée de chef-d'œuvre : le bel avantage que de finir sur la plaque d'une rue ou d'un monument de bronze ! « *Monumentum aerre perennius ...* » Il s'agit d'autre chose que de gloire).

*

Il m'a semblé parfois (mais quelle chimères n'invente-t-on pas, presque honnêtement, pour justifier ses limites !) que ma plus vraie vie, ma seule vraie vie, n'était faite que des moments pour lesquels j'avais cru trouver une expression un peu juste ; comme si devenir poésie, si peu que ce fut, leur conférait plus de réalité, ou, plus précisément encore, les révélait, les fixait, les accomplissait. Sans doute survivaient-ils déjà d'une certaine manière dans le souvenir ; mais la parole leur ajoutait quelque chose qu'elle était seule à pouvoir leur donner, une valeur, et une espèce de privilège. (Sans doute ces moments ne me semblaient-ils pas arrachés au temps pour la simple raison qu'ils pourraient me survivre, si les poèmes étaient beaux. Car enfin les œuvres qui nous paraissent le plus assurées de durer ne sont encore que de très fragiles feuilles de papier, qui brûleront ou moisiront un jour. Mais comment expliquer ce que l'on ne ressent que confusément, encore que profondément ? Disons qu'il ne s'agirait pas de prolonger son nom au-delà de la mort, ni même de faire durer des moments fugitifs ; mais plutôt de donner à ces moments fugitifs une sorte de forme spirituelle (et forme est encore mal dire) ; ainsi le parfum de la violette de mars, qui fanera pourtant, semble creuser un couloir ténébreux et velouté dans le mur du temps et s'ouvrir brusquement sur ce qui n'a plus ni nom, ni parfum, ni saison.)

*

Cela est obscur et douteux, mais il est des choses obscures et des lumières douteuses.

Ainsi, lorsque j'écrivais et simplement dans l'effort de chercher cette justesse de voix qu'on ne peut sans doute espérer trouver que très tard, ou alors par la grâce, au lieu de me ressentir comme une eau en perpétuelle fuite, comme un évadé poursuivi par soi-même et jamais rattrapé, comme une demeure ici en construction et là démolie, j'avais enfin l'impression de *retenir* tout ce qui fuyait de moi, de regrouper les troupes égaillées de mes heures, ou de faire halte à l'intérieur d'un mouvement éperdu. Bien loin donc de m'apparaître comme une évasion, la poésie me semblait reprise en main, concentration, accomplissement (ou plutôt, bien entendu, effort dans ce sens).

*

Mais je faisais en même temps une autre expérience, qui me parut inséparable de la première ; c'est qu'il m'était impossible de tirer un vrai poème de ce qui, dans ma vie, avait été mensonge ; une

jeune fille que je n'aurais pas réellement aimée, elle aurait eu beau être extraordinaire et me faire croire que je l'aimais, jamais elle ne se serait transformée en paroles justes. Juste de vie, juste de voix, les deux choses s'impliquaient peut-être ; mais, pas plus qu'il ne s'agissait en poésie d'une simple justesse de grammaire, il ne pouvait être question d'un respect mécanique de la morale.

*

Ce serait toute une étude, et qui peut-être conduirait assez loin, que d'analyser les effets d'une parole juste sur celui qui la dit, et sur celui qui l'écoute ; car il ne s'agit pas simplement d'une sorte particulière de plaisir, ou alors si particulière qu'il faudrait la redéfinir. J'insinue seulement ici que la parole juste donne à qui l'entend comme à qui la trouve le pressentiment d'une plénitude si grave qu'il n'est pas superflu d'y penser. En ce sens, la poésie fait reculer nos horizons, nous force à avancer vers un foyer pareil à la lampe qu'avait cru apercevoir le promeneur nocturne, et l'histoire n'a pas encore dit s'il l'avait jamais rejointe.

Philippe Jaccottet
Paru dans « Pour l'Art » - Lausanne 1952